

première qualité, débarrassée d'une grande partie des frais de transport.

On pourrait encore introduire dans notre système agricole un grand nombre d'autres plantes industrielles, avec tout autant d'avantages que celles dont nous venons de parler. Nous voudrions pouvoir les faire toutes connaître ici; mais il nous semble qu'il est temps de terminer ces articles peut-être déjà trop longs sur notre situation agricole.

Cependant, avant de finir, il nous sera bien permis de dire un mot d'une plante bien connue en Canada, mais que l'on n'a pas encore cherché à utiliser. Nous voulons parler du pavot.

Cette plante fait l'objet d'une culture importante dans plusieurs contrées de l'Europe. L'Allemagne et la France surtout cultivent le pavot sur une très-grande échelle. Dans cette dernière contrée, on emploie chaque année pour cette culture une étendue de terrain variant de 60,000 à 70,000 arpents.

De l'Europe, la culture du pavot passa aux Etats-Unis. A ce sujet nous extrayons du rapport du Commissaire de l'Agriculture des Etats-Unis pour 1870, le passage suivant :

" La culture du pavot est devenue une industrie importante dans le Vermont, spécialement dans le Comté d'Addison, sur le Lac Champlain. M. Robbins de Hancock a cultivé le pavot pendant plusieurs années, et des spécimens de son opium ont rendu 15 $\frac{1}{2}$ pour cent de morphine. Il y a deux ans, M. Monkton, résidant près du village de Middlebury, a récolté de l'opium pour la valeur de \$3,000. M. W. C. Wilson, de Monkton Ridge, l'a également cultivé pendant cinq ans et en a retiré un profit très-élevé. Sur une ferme de East Middlebury on a consacré plusieurs arpents à cette culture et l'industrie du pavot s'étend graduellement dans toute cette partie de l'Etat du Vermont.

Dans beaucoup d'autres Etats, entre autres dans ceux de New-York, de Pennsylvanie, de Connecticut et de Californie de nombreux essais ont été faits et ils ont tous été couronnés de succès.

Les excellents résultats obtenus dans le Vermont, dont le climat ressemble beaucoup à celui de plusieurs localités de la Province de Québec, nous portent à croire que cette culture réussirait tout aussi bien en Canada qu'aux Etats-Unis.

D'ailleurs, il est parfaitement constaté que le pavot, quoique originaire des pays chauds, donne ses meilleurs produits sous les climats tempérés et que son rendement en opium est d'autant plus faible que la température est plus haute.

On extrait du pavot deux genres de produits d'un prix très-élevé. En incisant légèrement les capsules qui succèdent aux fleurs, pendant qu'elles sont encore vertes et juteuses, on obtient de l'opium d'excellente qualité. En outre, les graines mûres contiennent 43 pour 100 d'huile; mais dans la pratique, l'imperfection des procédés d'extraction ne permet pas d'en recueillir plus de 30 pour 100. C'est encore plus que la meilleure graine de lin. Cette huile est blanche, douce, saine, et d'une saveur agréable. Sous le rapport de la qualité, elle vient immédiatement après la meilleure huile d'olive, avec laquelle elle est souvent mélangée dans le commerce.

Quant aux profits nets que peut donner cette culture nous nous contenterons de rapporter ici les paroles d'un producteur de pavot, de l'Etat de New-York : " Je puis obtenir plus, dit-il, d'un arpent de terre semé en pavot que de trois arpents couverts de toute autre récolte. Un homme peu fortuné, qui cultiverait le pavot avec habileté et persévérance ferait bientôt une petite fortune. Il est vrai que les travaux de culture pour le pavot sont assez longs; mais ils ne sont

pas fatigants; un jeune garçon peut entretenir facilement un quart d'arpent. "

Enfin, après l'extraction de l'huile, le pavot laisse des résidus, analogues au pain de lin, très-estimés pour la fumure des terres et l'engraissement du bétail.

Nous le répétons, l'infériorité de la culture canadienne provient en grande partie du trop petit nombre de plantes qui y entrent. Le cultivateur se trouve ainsi dans un cercle vicieux d'où il a mille difficultés à sortir. Impossible pour lui de varier ses produits; il encombre les marchés des mêmes denrées et les prix s'avilissent; il est toujours forcé de semer les mêmes plantes sur les mêmes champs et la terre se fatigue; quand les intempéries font manquer une récolte, la perte est presque générale par tout le pays, parce que cette seule récolte couvre une trop grande étendue de terrain.

En variant les cultures, en augmentant le nombre des plantes cultivées, une grande partie de ses inconvénients disparaîtraient comme par enchantement: les ventes seraient plus faciles, les prix ne s'aviliraient pas, les intempéries ne diminueraient pas autant la production générale et la puissance productive du sol serait plus longtemps conservée.

L'agriculture est susceptible d'être améliorée autant et plus même que les autres industries. Entre les mains de cultivateurs intelligents et instruits, la production du sol peut doubler, tripler, quadrupler. Malheureusement on a cru que la terre était fatalement vouée à l'appauvrissement et que rien ne pouvait l'en empêcher. On a vu les récoltes diminuer rapidement et l'on n'a pas essayé d'arrêter cette décroissance. Maintenant les fils vivent misérablement sur les terres où leurs pères s'étaient enrichis.

Il est temps que cet état de chose cesse; que les hommes de progrès, que les capitalistes amis de l'agriculture unissent leurs efforts pour combattre la routine qui nous pousse à la ruine. Les esprits sont admirablement disposés à entrer dans la voie nouvelle, dans la voie des améliorations. Que l'industrie offre à l'agriculture des débouchés sûrs et l'agriculture produira abondamment les matières premières susceptibles de prospérer sous notre climat. Que l'on demande à l'agriculture des betteraves, du lin, du chanvre, du houblon, etc., qu'on accorde à ces matières des prix rémunérateurs et l'agriculture s'empressera de les produire. Le cultivateur canadien n'est pas plus ennemi de son profit qu'aucun autre; mais il ne veut pas produire sans avoir l'espérance de vendre. Il ne demande que des débouchés, qu'on les lui offre et il saura bien les utiliser.

Mais le trop petit nombre des plantes cultivées en grand, n'est pas la seule cause de l'infériorité de l'agriculture canadienne. Il en est une autre très-importante, mais qui est passée presque inaperçue jusqu'à ce jour: c'est l'utilisation incomplète des produits récoltés sur nos terres. Nos grains, nos patates, nos racines alimentaires ne se vendent pas, si ce n'est autour des grands centres de population.

Dans la situation actuelle du commerce international, avec les communications faciles dont nous disposons, les produits étrangers font une rude concurrence aux nôtres; ils inondent réellement nos marchés et de là naît l'avilissement des prix partout où les transports sont peu coûteux. Souvent le cultivateur canadien est forcé de vendre ses produits plus bas que le prix de revient. C'est ainsi que nous voyons l'avoine se vendre 33 centins le minot, l'orge 45 à 50 centins, les pois 60, les patates 20 à l'automne et 30 au printemps. Ces ventes sont réellement ruineuses et toute industrie, autre que l'agriculture, qui ferait un tel commerce serait réduite à la banqueroute au bout d'une couple